

vousdrais bien avoir de plus certaines connaissances que j'en ai au sujet des intérêts et avantages de l'Acadie." . . . "M. de Meulles qui en arrive en est fort contristé." Et dans une autre lettre de la même date:¹ "Quand nous serons en repos, il faudra bien que M. de Champigny et moi y allions faire un tour." Il faut croire que le repos ne vint pas et que l'expédition de Catarakoui fit oublier au gouverneur ce projet de voyage.

Vers cette même époque, 1685, un mandement de monseigneur de Saint-Valier nous fournit un récit précieux au point de vue qui nous occupe. Laissons la parole à l'évêque lui-même.²

"Le voyage le plus long et le plus fatigant que j'ai fait est celui de l'Acadie et du Port-Royal qui est distant de Québec de près de 200 lieues. Je partis le mercredi d'après Pâques, second jour du mois d'avril, malgré les glaces qui nous mirent plusieurs fois en péril, et qui nous retardèrent extrêmement.

"La rivière du Loup est la dernière habitation du Canada et un endroit fort propre pour y assembler les sauvages; on y en attendait une certaine dont le nombre s'augmenterait beaucoup en peu de temps si on pouvait leur donner un missionnaire comme ils le désirent et comme nous l'espérons. C'est là qu'étant un peu affaiblis par plusieurs jours de navigation et de marche très pénible, nous nous préparâmes par huit ou dix autres jours de repos à en essayer de nouvelles. Nous nous remîmes donc en chemin le 7 de mai; j'avais avec moi deux prêtres et cinq hommes, qui devaient me servir de canoteurs, c'est-à-dire de gens destinés à conduire les canots sur l'eau, et à les porter sur terre quand il faut passer à pied d'un lac à un autre; ce qui arrive fort souvent et qui rend cette manière de voyager très incommode.

"Comme nos guides, pour prendre le plus court chemin, nous menaient par une route non fréquentée, où il fallait tantôt naviguer, tantôt marcher, dans un pays où l'hiver durait encore, nous rompions quelquefois les glaces sur les rivières pour faire passage aux canots et quelquefois nous descendions des canots pour passer sur les neiges et dans les eaux qui étaient répandues dans les espaces de la terre qu'on appelle portages, parce qu'il faut porter le canot sur les épaules.

"Pour marquer mieux notre route, nous donnâmes des noms à tous ces portages, aussi bien aux lacs et aux fleuves qu'il a fallu traverser. Nous naviguâmes sur les quatre rivières du Loup, des Branches, de Saint-François et de Saint-Jean; on fait peu de chemin sur les deux premières, on est plus longtemps sur les deux autres. Celle de Saint-François est plutôt un torrent qu'une rivière; elle est formée

¹ *loc. cit.* p. 388.

² Mandements des Evêques de Québec, I, pp. 211-124.